

Sperantibus : à ceux qui ont l'espoir
Potentibus : à ceux qui ont le pouvoir

Le monde universitaire, c'est une longue tradition, entretient avec le monde politique des relations complexes, teintées d'irrationnel, où les querelles, parfois tumultueuses, succèdent aux idylles, où se mêlent, selon les jours, la grogne, la bouderie et l'indifférence et où, comme dans tous les couples, on se rejette volontiers les torts. Ainsi, les rentrées académiques sont souvent l'occasion pour les universités d'exprimer publiquement leurs espoirs à ceux qui ont le pouvoir.

Mais est-ce bien ainsi que les choses sont ? Y-a-t-il, d'un côté, ceux qui peuvent tout et, de l'autre, ceux qui ne peuvent qu'espérer et, le cas échéant, gémir ?

Je crois qu'il en va tout autrement. C'est l'Université qui est l'objet, dans un pays, dans une région comme les nôtres, d'une grande espérance, aussi bien de la part de ceux qui sont aux commandes que de l'ensemble de la population. Les contacts nombreux que j'ai pu avoir avant, et surtout après mon élection, m'ont démontré combien cette espérance est forte, à la fois impatiente et bienveillante, et, en tout cas, fondée sur une haute conception de l'idéal universitaire. La communauté universitaire doit en prendre conscience, éliminer toute attitude d'expectative et montrer qu'elle veut répondre toujours mieux à l'attente dont elle est l'objet. Dans la mesure de mes forces, avec le nouveau Conseil d'administration, avec le nouveau Vice-Recteur, avec M. l'Administrateur, avec tous ceux qui voudront me seconder dans cette voie, nous répondrons à cette attente, nous nous efforcerons de ne pas décevoir l'espérance.

En avons-nous les moyens, en avons-nous le pouvoir ?

Je n'insisterai pas sur les moyens matériels. Notre situation est bien connue et elle n'est pas facile. Les hommes de pouvoir savent parfaitement que toute diminution de notre allocation – et ceci est vrai pour toutes les universités – rendrait la situation intenable. Mais ils peuvent légitimement attendre de nous une gestion rigoureuse et nous devons pouvoir démontrer qu'elle l'est. Les mêmes hommes savent aussi que nos investissements sont entièrement tributaires des deniers publics et ils savent qu'il serait absurde de ne pas achever des chantiers où des centaines de millions ont déjà été investis. Les laisser se dégrader davantage serait se servir avec légèreté de l'argent des gens. Mais, ici encore, les dépositaires de cet argent peuvent légitimement attendre de nous que nous leur présentions des projets sobres, voire frugaux, étudiés avec un grand souci d'efficacité et de parcimonie.

Notre premier atout sera donc la crédibilité de nos gestionnaires.

Nos autres atouts, si nous voulons les cultiver, sont nombreux, mais ils ne doivent souffrir aucun compromis évitable. Je ne vais pas les énoncer tous. Ils me paraissent se résumer en un mot ou en une devise : l'excellence d'abord.

Digne de confiance et excellente, l'Université dispose, par elle-même, d'un énorme pouvoir et je voudrais – ce sera ma première conclusion – vous convier aujourd'hui à renverser le schéma traditionnel : l'espoir est hors de l'Université, l'espoir la presse et l'investit ; le pouvoir, le bon pouvoir, si elle répond à l'espérance, est en elle.

*
 *

Je voudrais à présent évoquer deux grands défis auxquels doit faire face l'Université de Liège et qui ont du reste un point fondamental commun.

Le premier défi tient à son financement dans les années qui viennent. Dans quatre ans, nous serons, comme les universités libres complètes, subsidiés strictement selon le nombre d'étudiants inscrits. Le second défi tient, lui, à une loi récente qui nous accorde, ce que nous avons toujours réclamé, une très large autonomie de structuration.

et d'organisation. Ici encore, nous nous rapprochons de la situation que connaissent les universités libres. Bref, pour un spectateur éloigné, les différences s'estompent, l'Université d'État perd sa spécificité ou, pour le dire autrement, l'État n'a plus de fille aînée à Liège.

Je ne me prononcerai pas sur le fond : le système de financement au nombre d'étudiants est critiquable et critiqué, mais il existe. L'attitude de l'État à l'égard de ses propres institutions peut être discutée. Elle n'est cependant pas étonnante : les universités d'État sont, après tout, les filles d'un couple belge qui n'arrête pas de parler divorce et on sait ce que vivent souvent les enfants d'un tel couple.

L'essentiel à retenir pour notre action dans l'immédiat est que, pratiquement, nous devenons une entreprise.

Cela signifie que nous devons nous donner les qualités et les atouts d'une bonne entreprise.

Je serai bref à ce sujet, mais chacun sait qu'il y a quelques règles fondamentales pour le chef de l'entreprise et son Conseil d'administration :

- savoir faire des choix et décider : personne ne le fera à notre place ;
- savoir utiliser notre principale richesse : les hommes et les femmes qui font l'institution, leur compétence, leur enthousiasme, leur dévouement sont notre seule vraie ressource. À cet égard, les critères les plus objectifs doivent être les seules références lors de l'engagement ou de la promotion de tous ceux qui travaillent dans l'institution. Il faut rejeter tout népotisme, tout favoritisme ; ce serait faire perdre confiance et compromettre l'avenir ;
- enfin, il faut faire confiance, s'entourer, déléguer. Les tâches sont nombreuses, complexes, diverses. Nous avons besoin d'hommes qui les assurent. J'ai déjà pu mesurer le dynamisme impatient de beaucoup. J'espère pouvoir y recourir.

*
* *

Mais il reste une grande question. Cette entreprise a-t-elle un idéal, une philosophie, ou, comme on dit parfois, une âme ?

Nous ne sommes presque plus, budgétairement et techniquement, une université d'État.

Mais l'essentiel est-il budgétaire ou structurel ?

Nos institutions d'État reposent sur une grande et vieille idée. Des mots tentent maladroitement de la traduire. Ils ne sont pas exaltants (pluralisme, neutralité, d'autres encore) et il en résulte que, pour beaucoup, il nous manquerait ce qui fait la force des institutions privées : une philosophie, une idéologie mobilisatrice, exaltante, globalisante, qui donne un sens à toute la vie.

Je me suis fait, quant à moi, très jeune, une idée de notre caractère à travers quelques hommes.

Le premier fut Fernand Desonay, qui se cachait pendant la guerre dans mon village, où il risquait sa vie dans des opérations de commando, servait de chantre et m'enseignait la première déclinaison latine. Il incarnait la démocratie combattante.

Les autres furent mes maîtres, qui avaient des opinions fort diverses, dont ils ne parlaient guère, mais qui m'offraient, outre leur compétence, leur profond respect de mes convictions encore hésitantes. Ils m'ont appris à ne pas toucher à cet univers de sensibilité, d'irrationalité, de foi, de convictions que chacun porte en lui, qui est son bagage pour traverser la vie et qui est son bien le plus précieux.

La démocratie et le respect des consciences, c'est le fond de notre idéal et nous sommes dès lors accueillants et bienveillants à toutes les convictions qui le partagent.

Il y a plus.

Notre objectif doit rester le service de l'État ou, si l'on préfère, de la société, dans ses besoins fondamentaux de savoir, de culture, de découverte, de progrès. Discrets envers les âmes, ne servant aucune idéologie, notre mission est d'aller au-delà de celles-ci, si respectables qu'elles soient, et de n'avoir, envers les hommes, aucune exclusive ni pour les faire travailler avec nous, ni pour les servir.

Cet idéal nous vient du fond des âges, il a imprégné l'idée républicaine à Rome, a traversé la culture européenne pour resurgir dans nos démocraties.

C'est une âme.

Elle doit séduire une jeunesse éprise de respect mutuel.

*
* *

Arsène Soreil, qui a admirablement dit la fascination qu'exerçait sur lui, petit paysan, la ville de Liège, a écrit dans *Dure Ardenne* ces quelques lignes : « Voir Liège ! convoitise suprême de nos aïeux à têtes carrées. Parfois, n'y tenant plus, l'un d'eux voyageait toute une nuit, pour revenir la nuit suivante, ahanant sous le poids des *commissions*, rapportant le beau pain blanc de fleur de farine, *Li pan d'Liège*, qu'on partageait ensuite entre chaumières ».

J'ai essayé de vous dire ce qu'est pour moi notre pain spirituel. Si nous savons le partager, si nous savons faire vivre notre âme, j'espère un jour vous tenir un dernier discours intitulé *Amantibus* : à ceux qui nous aiment.